

tudes en même temps que de radicales dissemblances. Sans parler des origines, tous deux ont débuté par l'armée ; tous deux ont paru sur les champs de bataille d'Algérie ; tous deux, serviteurs du gouvernement de Juillet, dévoués l'un à M. Thiers, l'autre à M. Guizot, et également honorés de l'amitié des princes d'Orléans, ont mérité d'être compris dans ces *anciens partis* si conspués des satisfaits du jour ; tous deux ont tour à tour mané la plume du publiciste et le stylet du théâtre ; et le goût délicat des arts ajoute entre eux un dernier trait de ressemblance. Mais les différences sont bien autrement profondes que les similitudes. Tandis que l'un personnifiait l'alliance russe, l'autre incline vers l'alliance anglaise, qui lui a inspiré jadis un solide écrit. Le premier abandonnait froidement la Pologne à la barbarie des czars ; le second, que le sang rattache à la nation de Sobieski, n'a jamais cessé de réclamer pour elle. Le président d'hier était aussi sympathique à la l'unité italienne qu'hostile à la cause du Saint-Siège ; le président d'aujourd'hui a écrit la note célèbre du neuf septembre 1859 et quitté la direction des affaires étrangères le jour où la politique française a paru sacrifier les intérêts de la Papauté. Enfin, pour tout achever d'un mot, le duc de Morny avait contre-signé les actes du coup d'État et présidé à leur exécution sévère, le comte Walewski a eu la fortune d'apposer sa signature au bas des deux plus grands actes du règne ; le traité du 30 mars 1856, c'est-à-dire la paix, et le décret du 24 novembre 1860, c'est-à-dire la préface de la liberté.

Nous ne saurions fermer cette chronique sans dire quelques mots de l'Espagne, quoique la patrie du Cid Campéador continue, même dans les circonstances les plus sérieuses, de se montrer surtout la patrie de don Quichotte. L'insuccès consommé de Prim enlève tout intérêt à sa tentative, mais la tragédie dénouée, la moralité reste. Quoi de plus triste que ces copies dégradantes du vieux prétorianisme romain, qui font descendre une des plus nobles nations de l'Europe au même degré d'abjection que les petites républiques de l'Amérique du Sud ! Quel spectacle que celui de ces généraux, lieutenants et anciens complices d'O'Donnell, faisant de l'ordre psur le compte de l'insurgé de Vicalvaro, comme Caussidière essayait d'en faire avec les montagnards de 1848 !

. . . . .

Pour en revenir à Prim, si son émeute est vaincue, l'idée révolutionnaire ne l'est pas, et toutes les difficultés subsistent. Peut-être même la fuite en Portugal, qui paraît à cette heure un dénouement, ne sera-t-elle qu'un entr'acte, et verrons-nous bientôt éclater de nouveaux épisodes. C'est aux libéraux sincères de l'Espagne, aux modérés et aux catholiques, à se grouper étroitement autour d'un trône qui est le dernier rempart de leurs institutions, et à lutter avec ensemble contre la décomposition sociale et la ruine, qui mènent fatalement à la perte de l'indépendance.

LÉON LAVÉDAN.

— *Le Correspondant.*